

La rédaction :

Au début des années 2000, je suis allé dans la tribu de Tiéta pour recueillir la mémoire d'un ancien. Il se reposait chez sa fille, convalescent. Son pied, sorti d'un plâtre, témoignait d'un accident survenu en voulant porter secours à son cheval. Une corde trop vive, un mouvement trop brusque... la scène s'était refermée en boucle sur lui. Nous étions assis sous la véranda. Le vieux parlait avec cette sagesse tranquille, et moi j'écrivais. Ce jour-là, j'ai capté un fragment de vie.

Bien plus tard, après sa disparition, la famille voulait ranger ses affaires. Au fond de sa malle, mon témoignage dormait encore. Son beau-fils l'a retrouvé, puis s'est retiré un moment pour le lire. Sa femme, curieuse de son silence, est allée voir. Elle l'a trouvé bouleversé. Il pleurait. Il pensait fort à lui, au vieux, à ce qu'il avait été et à ce que les mots avaient su préserver. Elle m'a raconté cette scène, émue elle aussi. Je n'ai rien dit. Moi-même, j'étais pris. Jamais je n'aurais cru que mes mots puissent éveiller un tel chagrin doux, une mémoire si vive.

Je viens d'arriver d'une réunion avec la mairie de Voh aujourd'hui (mardi 15 juillet 12h33) et une collègue m'appelle pour m'annoncer le décès d'une élève de notre collège. Elle était décédée à la maison. Elle n'était pas venue au collège ce jour-là.

Ce soir de jeudi nous avions eu notre deuxième réunion pédagogique de l'année et nous avions marqué sa disparition par une minute de silence. La suite, ce jour c'est l'opération 100 francs sous le préau. Les élèves cotisent pour aller à son deuil. Mon Dieu ! Bonne lecture quand même à vous de la vallée. **Wws**

Ma iesojë

L'école de Tiéta vers 1950

A onze ans, le jeune Jeremia fit ses premiers pas à l'école de Tiéta vers 1950. Tout le monde était regroupé dans une même classe dans un même niveau. « J'étais le plus jeune de la génération. Je me souviens très bien de l'alphabet qu'on apprenait. J'excelsais en calcul. Je n'étais pas très bon en Français. » L'école se trouvait à côté de la nouvelle maison commune. Elle était construite avec le matériau que les natifs trouvaient sur place. La toiture était recouverte avec de la paille sèche et le pourtour arrangé avec du torchis. Il fallait parer au plus pressant. Éducation oblige. Les élèves s'assayaient sur des nattes, d'autres pouvaient se mettre sur des troncs de cocotier que les parents avaient coupés sur mesure. Importaient peu les conditions d'apprentissage, « Les vieux jugeaient nécessaire d'ouvrir une école à Tiéta. Et, ils avaient raison. Il fallait bien éduquer notre jeunesse qui arrivait en âge d'être scolarisée. Pousser plus loin la pensée, laissait

voir une certaine lumière chez nos aînés: Sortir notre génération de la torpeur tribale qui cloisonnait la jeunesse dans la communauté où prenait forme l'activité passive. Le travail aux champs ne produisait que du résultat immédiat. Et il ne demandait pas de grandes connaissances. L'expérience s'acquerrait sur le terrain. Nos vieux voyaient grand. Aucun de nos aînés n'avait obtenu de diplôme jusqu'alors. Ils s'étaient toujours contentés du strict minimum, c'est à dire rien du tout. Nous étions ainsi en panne de modèles. » A treize ans, je rentrais à Do-Neva. » Le pasteur Raymond Charlemagne était encore directeur de la station mais « on sentait déjà une forte odeur de la scission qui allait arriver en 1958. » A Donéva le jeune Philippe s'occupait de l'école du dimanche. De ce fait il comprit vite plusieurs langues, le *Ajië*, le *Drehu* et le *Nengoné*. Donéva est en effet une école qui accueillait les étudiants pasteurs de tout le pays. La vie était dure. « On passait plus de temps dans les champs que dans les salles de cours. » « Notre



école aurait mieux fait de ne pas exister, pour ne pas avoir à nous montrer. Quelle honte de manger du rat, des escargots des champs, de la cueillette et de la chasse en somme. Donéva en 1951 n'avait ni magasin, ni téléphone, ni autres marques de progrès connu dans la région à part l'école. Nous le vivions et tout le monde le savait. C'était la misère. Un endroit, en plus, fort éloigné de la famille. »

H.L., 2000

Martin pêcheur: *ciciatre*. *Ijelëi ciciatre*. Jol hneqë. Bec pointu. Le premier martin pêcheur traite son congénère de bec pointu sans se mirer lui-même.

Iciolethi ciciatre: Intervenir violemment dans une conversation sans y être convié.

Mauvaise augure: un bel oiseau à qui l'on attribue de mauvaises augures. Il signale un mauvais présage.

Autre attribut mais plus gai: quand l'oiseau chante, on dit qu'il encourage l'ignome à pousser.

Ijelëi ciciatre: Insulter l'autre à la manière du martin-pêcheur. Les deux oiseaux se traitent de long bec pointu. **Sens:** Voir la paille dans les yeux d'autrui.

Ngazo e zöong

U hninë, dit Beibi Star Hetre nyimu pengön talan hnei Akötresie hna hamën koi shë. Matre ame ehnila, hneshe hna majemin qaja ka hape ame la atre inamacan, tre celëhi la ka ini aqean, nge ka hetrenyi la caa huliwa ka kepe mani. Ngo e tro eashë a löfë ngöne hnënge hnit la inamacane shë atre ka ini ngöne itre uma ne ini katru, tre tro eashë a paatr, nge mecijin, nge thatre koilo. Celë hi la hneug hna tro-trohin e kuhu hnine la mele i nyipë. Maine nyicipi laka thasekö hun mel ngöne hunami, nge thatreinekë eahun koilo, nge hnei nyipë palahi hna xom'i-jin troa sa la itre hnyinge hun. Hnenge palahi hna sipo nyipë la aqane troa huliwan la dro e kola kuci hlapa, maine kuci uma, me qeje pengöne la hnagejë... Nge thasekö nyipë hnyimasan la itre hna thatrein

hnei neköi atre ne Xodre, ngo hnei nyipë palahi hna thawa ngöne la ihmim la itre inamacane nyipë, nge qeje pengön la itre öni ne hnagejë utihë exötrën asë la itre ejene i, me qeje pengöne la itre sinöe. Tropë itre atre a qaja qaja la itre ijine hnyima lapa me ce madrin, kola qeje pengöne la mele i atre ka patrehë ! « - Goeënjë neköi atre Tama, nge qeje pengöinjë ! - Hey, raménaj... Lémuaass, qeje pengöinjë koi Roro, Ronoélé ! Amela hnei hmünë hna Mort, c'est notre terre à tous les deux ! Pélikaca inenatr !! neköi atre Xödre ! Hnahedr nge cië tröön !! Quelle est belle ma Beibistar ! Adiö ton' Uhniné ! Rinevousipëhë, ngo itre iahnue pehi ! **Dickë Ukeiwe**

U leti Sww pour l'info sur la mort de notre frère si regretté Baby. J'ai du mal à commencer

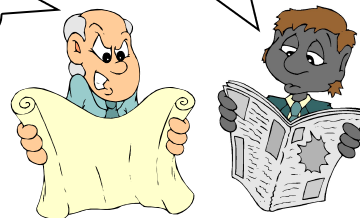


mes commentaires sur quelqu'un comme lui qui n'aimait guère se valoriser. C'est quelqu'un qui sait joindre la parole aux actes ou plutôt une personne qui savait vivre au quotidien. "Cemel" sans rien attendre en retour. Il voulait juste plaire à l'autre et se plaire à soi. Il détestait les rancunes sans fin et privilège plus les discussions qui poussent à se rapprocher et à l'amour. Le fait de l'honorer est comme une thérapie pour moi pour l'avoir bien connu sinon fréquenté. On cherchera toujours les raisons qui expliquent sa disparition mais il faut se fier à l'évidence.... Pour ce faire il sera à jamais gravé dans le cœur de chacun qui l'a connu. C'est toujours une leçon de vie qu'il nous cède et comme notre regretté Songé alias "Powé" pour les intimes. Tous deux nous léguent et nous appellent à s'aimer plus que d'ordinaire. Merci lue mama et je vous dis : "A la revoyure". **Moise Ngazo**

Humeur : ... Nuelasin ...

Ciel ! Mon Nuelasin. Quoi de neuf ?

Une page pour changer les couleurs du temps...



Egeua !



Formidable la lecture !

Oui ma sœur. Elle nous transporte.



H.L.



H.L.

Prière : L'an dernier, lors du mariage d'une des filles de Liva, la famille m'a confié l'honneur de prononcer le discours du gâteau. J'ai alors évoqué H, partie depuis longtemps. Mais j'ai surtout parlé de Liva, de son amour profond, jamais effacé, jamais remplacé. Il n'a jamais refait sa vie. Il a seulement continué à aimer, à sa manière. Avec patience, avec cœur. Ainsi soit-il.

Responsable de la publication:
Léopold Hnacipan
hnacipan@gmail.com